L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 14 FEVRIER 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
JEUDI, 14 FEVRIER 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

La Dynamite sur nos Levées.

L'humanité est affligée de bien des misères, de bien des faiblesses, et nous ne sommes, pas plus ici qu'ailleurs, à l'abri de leurs atteintes ; mais, en vérité, nous avons le droit de croire que nous n'en étions pas encore arrivés aux odieux et lâches attentats à la dynamite qui ne sont que trop fréquents, depuis quelques années, dans le Vieux Monde.

Là-bas, ces criminelles tentatives peuvent plus ou moins s'expliquer. Une partie de l'Europe est en quelque sorte minée par d'abominables associations secrètes qui ne se rassemblent que dans les souterrains. C'est là qu'elles trament dans l'ombre leurs complots contre la société. Elles savent recruter leurs membres parmi les classes ignorantes, parmi les intelligences dévoyées, d'autant plus faciles à entraîner que, par leur faute ou non, elles sont souffrantes et sans emploi. Elles les fanatisant ; elles exploitent leur malaise ; elles leur inspirent la haine de tout ce qui les entoure ; elles leur inculquent de monstrueuses doctrines et les rendent peu à peu capables des plus horribles attentats.

Mais, ici, rien de pareil. Ces sociétés n'ont pas de raison d'être. La lutte pour la vie, pour le pain de chaque jour n'est pas aussi dure que de l'autre côté de l'Atlantique, ne fût-ce que parceque les populations ne sont point aussi denses, que la concurrence n'est pas aussi écrasante. Il faut vraiment être altéré d'une infernale soif de sang et de destruction pour rêver, pour mettre à exécution le crime odieux et lâche qui vient de se commettre sur nos levées, près de Southport.

Quel était le but de la brute à face humaine qui est allée, dans l'ombre, subrepticement, introduire de la dynamite dans un lot de balles de coton ? Voulait-il simplement incendier ces balles ? Voulait-il faire sauter le navire qui allait recevoir ce chargement ou les hommes qui étaient engagés pour ce chargement ? En tout cas, quel est-il ? D'où vient-il ? A quelle affiliation appartient-il ? Appartient-il même à une association quelconque ? N'est-ce pas simplement un acte isolé, le fait d'un fou criminel, contre les tentatives duquel la société doit se mettre à l'abri le plus vite et le plus énergiquement possible ?

Une foule d'hypothèses plus ou moins vraisemblables se présentent à nos esprits, sans que nous puissions en résoudre aucune.

En tout cas, nous voici bien avertis. Nous avons eu déjà un effroyable incendie dans les mêmes parages ; voici la dynamite qui se met maintenant de la parti. Il n'y a pas à hésiter un instant ; il faut absolument frapper vite et fort. Pour Dieu, ne laissons pas s'introduire, chez nous, cette monstrueuse épidémie de l'incendie et de la dynamite et en attendant que la justice saisie ait son cours, exerçons la plus grande vigilance sur nos levées, non-seulement du matin au soir, mais aussi et spécialement, du soir au matin ; et, surtout, pas d'affolement ni chez les autorités, ni dans la police, ni dans la population. Le calme et une garde intelligente et constante sont les seuls moyens de nous préserver des odieuses tentatives dont nous sommes menacés.

La France et l'Angleterre.

Les journaux étrangers signalent un nouveau conflit possible entre la France et l'Angleterre au sujet de l'*hinterland* du Dahomey. On sait que la mission Decœur a rattaché à cette possession le territoire appelé le Borgou, auquel on donne comme chef-lieu le village de Nikki ; or, il paraît, d'après une communication officielle de la Compagnie du Niger, que l'un de ses agents, le capitaine Luggard, qui s'était déjà fait une réputation par ses actes de piraterie terrestre dans l'Ouganda, aurait fait la même opération. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que le nègre de Nikki eût fait deux traités, mais le nôtre a la priorité, car si la présence du capitaine Luggard eût précédé celle de Decœur, ce dernier n'en eût pas fait mystère. Les gouvernements ne cherchent pas de conflits. Il faut laisser cela aux pêcheurs en eaux troubles qui forment les Compagnies coloniales. C'est une coutume anglaise que de mettre ainsi en avant des aventuriers que l'on peut désavouer s'ils ne réussissent pas. C'est ainsi que la Compagnie des Indes a pu réaliser la conquête de la presqu'île du Gange, en entassant iniquités sur iniquités, ce qui permettait au gouvernement britannique de l'anathématiser au nom de la morale, sauf à profiter de ses perfidies, dont la reine a fini par devenir l'héritière et la bénéficiaire sous le nom d'impératrice des Indes.

Mexique et Guatémala.

Plus les négociations se prolongent entre le gouvernement mexicain et celui du Guatémala, plus augmentent les chances d'une solution pacifique. En réalité, le Mexique ne tient pas à faire la guerre. Il sait qu'il en coûte d'avoir recours aux armes, et il est persuadé que les avantages qu'il tirerait de la victoire seraient loin de compenser les dépenss qu'elle lui aurait occasionnées. Malgré les manifestations belliqueuses auxquelles s'est livrée la jeunesse du pays, cette effervescence se calmerait bien vite, si on montrait le moindre désir de reconnaître la justice de ses réclamations.

Le Mexique dans cette circonstance a la conscience de sa force ; il n'a jamais douté, il doute moins que jamais de l'issue d'un conflit armé ; il sait d'avance qu'il l'emporterait et sans peine. Certaines personnes lui attribuent quelque désir de conquête ; il n'en est rien. Il possède plus d'espace qu'il n'en a besoin ; il préfère peupler et exploiter le territoire qu'il possède, que de se mettre sur les bras une conquête qui lui coûterait beaucoup plus qu'elle ne pourrait lui rapporter. Outre qu'il serait, de sa part, peu généreux de lancer une vingtaine ou une trentaine de mille hommes sur une république qui est incapable de lui résister, que ferait-il du Guatemala, pays assez peu peuplé, assez mal gouverné, assez mal discipliné et légèrement turbulent ? N'a-t-il pas chez lui assez d'éléments de troubles ? ne vaut-il pas mieux pour lui achever l'œuvre de progrès et de réorganisation si bien commencée et qui lui fait le plus grand honneur ?

Franchement, si le Mexique pouvait rêver une conquête, ce serait celle du Nicaragua qui lui livrerait le futur canal. Mais le Nicaragua se gardera bien de soutenir le Guatemala, de s'embarquer sur cette galère.

Tout dépend donc du Président Barrios qui très probablement redoute la guerre cent fois plus que le Président Diaz. Il lui sera facile de se tirer d'embarras, lui et son pays, pour peu qu'il y mette de bon vouloir. Ce n'est qu'après plus de soixante années de tergiversation, d'échappatoires incessants, que l'on refuse brusquement de régler une délimitation de frontière, et de payer tout ou partie d'une indemnité, parfaitement convenue et reconnue par le Guatémala lui-même.

Les derniers moments du maréchal Canrobert.

M. Maurice Loudet parle ainsi des derniers moments de l'illustre militaire que la France vient de perdre :

Ses aides de camp encore vivants, dit-il, n'ont pas voulu rendre visite à leur ancien chef, à cause même de l'affection qu'ils avaient pour lui.

Ils auraient eu trop de peine en revoyant terrassé par la maladie et la vieillesse le chef qu'ils avaient connu si vigoureux sous les armes, si jeune, si actif.

Le maréchal était, en effet, très changé, physiquement. Et cependant, jusqu'à il y a un mois encore, ses yeux étaient restés scintillants et vifs. On retrouvait son grand front large et bombé, sa chevelure abondante, finement bouclée, rejetée en arrière en mèches argentées.... Mais les traits s'étaient creusés sous les fatigues du temps, des guerres et des souffrances morales et physiques qu'il avait endurées.

Atteint d'un léger rhume le 4 décembre dernier, il s'alitait le 19 du même mois, et à partir de ce moment il était condamné à l'inaction.

Cette inaction fut sa seule souffrance, car il n'a pas souffert physiquement. Il s'est éteint doucement, entouré de sa fille, Mme de Navacelle ; de son gendre, le lieutenant de vaisseau de Navacelle ; du capitaine de Quercize, son officier d'ordonnance ; de Mme de Bourgoing et de son fidèle ami, l'abbé Misset.

L'abbé Misset lui avait administré les derniers sacrements lundi dernier, alors que le maréchal avait encore sa pleine connaissance. Le maréchal Canrobert, depuis trois ou quatre jours, ne reconnaissait plus son entourage ; cependant, dimanche soir, vers cinq heures, sa lucidité revint, il reconnut sa fille, Mme de Navacelle, agenouillée près de son lit, et le dévoué capitaine Quercize.

Ce fut tout.

Il faudrait plusieurs volumes pour détailler la vie intime et glorieuse de ce soldat sans peur et sans reproche dont le nom est synonyme d'honneur et de patriotisme.

Je me borne à retracer l'homme, le citoyen intègre qui, dans la paix comme dans la guerre, a rendu d'inestimables services à son pays.

Ce grand capitaine, couvert de gloire, était l'homme le plus simple de goûts, le plus accessible à tous, le plus modeste. C'est lui qui disait en Crimée à un général sous ses ordres : "Mon général, si j'étais convaincu que le grenadier que voici fût plus capable de commander l'armée que moi, je lui remettrais le commandement à l'instant même.

On sait, d'ailleurs, que, général en chef, il résigna ce commandement suprême pour aller se mettre à la tête d'une division, ce qui faisait dire à Montalembert, au Corps législatif, le 6 juillet 1855, qui célébrait l'armée de Crimée et son chef :

"....S'il fallait signaler parmi tous ces hommes, tous ces noms, dont le souvenir sera immortel dans l'histoire de notre pays, s'il fallait en désigner un spécialement digne de notre admiration et de notre reconnaissance, je me permettrais de nommer un homme que je n'ai jamais vu, que je ne connais pas, avec lequel je n'ai jamais eu de relations, c'est le général Canrobert, car il nous donne un beau spectacle cet homme qui, placé par la confiance impériale au faîte de la grandeur, investi de la plus belle mission qui puisse appartenir à un homme ici-bas, celle de commander devant l'ennemi 450,000 hommes ; cet homme qui, mû par un sentiment de patriotisme et de désintéressement, descend volontairement de ce faîte et va reprendre le commandement d'une simple division dans cette même armée, sans bouderie, sans amour-propre, avec une simplicité, un calme et une intrépide modestie. Ce qu'il fait là est tout simplement sublime. Il n'y a rien de plus beau, il n'y a pas de plus belles pages dans la chevalerie et dans l'antiquité que ce grand acte !"

Les preuves de désintéressement—ce sentiment si rare aujourd'hui, dont parle Montalembert—abondent dans la vie du maréchal.

En 1873, le général du Barail, ministre de la guerre, fait adopter par le Conseil des ministres une proposition tendant à élever de 10,000 francs à 20,000 francs les frais de représentation à accorder au président de la Commission de classement, qui n'était autre que Canrobert. Celui-ci, informé, va trouver son vieux compagnon d'armes et lui déclare qu'il ne peut accepter.

Le maréchal Canrobert est placé plus tard à la tête de la mission qui va représenter la France aux obsèques du roi Victor-Emmanuel.

Après avoir glorieusement représenté notre pays à ces funérailles royales, il rentre à Paris et se rend au ministère des affaires étrangères, qui avait fait voter un large crédit par les Chambres, destiné aux frais de la mission française. Il vient y rapporter une somme de 15,000 francs qui n'ont pas été dépensés.

On fait observer au maréchal que ce reliquat lui revient de droit, que le crédit ayant été voté, il est impossible d'en reprendre une partie quelconque.

Le maréchal insiste, et comme une seconde fois la même réponse lui est faite, il s'écrie, rouge de colère :

—Allons, ouvrez alors cette fenêtre, que je jette ces quinze billets de mille francs dans la Seine !"

Le ministre des affaires étrangères fut ainsi obligé de reprendre la somme que le maréchal ne voulait absolument pas conserver.

C'est du reste, une remarque à faire, que l'illustre soldat d'Alma et d'Inkermann a toujours préféré donner que recevoir.

Pendant quinze ans, de 1855 à 1870, il avait 200,000 francs de traitements annuels, et sa générosité était si exceptionnelle, que ses officiers d'ordonnance devaient enlever l'argent de ses tiroirs pour l'empêcher de donner l'or par rouleaux aux solliciteurs nombreux qui sous prétexte de misère, savaient lui arracher des sommes assez considérables.

Le maréchal de Mac-Mahon, Président de la République, lui envoya un jour deux magnifiques vases de Sèvres. Canrobert remercia son vieil ami de l'intention, mais refusa le présent.

—Mon intérieur est trop modeste, dit-il, pour recevoir de si belles choses.

Les belles choses ! Il les aimait pourtant étant ardemment artiste, comme il était ardemment soldat. Mais son intérieur était fait à l'image de lui-même. Il était simple, tout à fait éloigné du luxe. Son salon est rempli des souvenirs qui lui étaient les plus chers, les souvenirs du second Empire ; les portraits de l'empereur Napoléon III, du Prince Impérial, de l'impératrice Eugénie, du prince Jérôme Napoléon, dont son fils Louis Canrobert, mort l'année dernière presque à la même époque, était le filleul.

On y voit encore le buste du maréchal Mac Mahon et celui d'Alexandre II, qui lui fut adressé par l'empereur de Russie lui-même, par l'entremise du prince Orloff.

Malgré sa fidélité à la mémoire de l'Empereur et sa vénération pour la famille impériale, il serait injuste de dire que le maréchal Canrobert ait été jamais guidé dans sa vie par des préoccupations politiques. Certes il était d'avis que le régime de l'*imperator*, du chef militaire, était celui qui convenait le mieux à la France. Mais, pour lui, la France était au-dessus de toutes les formes de gouvernement et il l'aimait dans son histoire à travers tous les régimes. Il avait d'excellentes relations d'amitié avec le duc d'Aumale, avec le duc de Chartres, avec le duc de Nemours.

Le Comte de Paris, de son vivant, lui écrivait en termes très affectueux.

Sa nature était d'ailleurs trop grande, trop élevée, pour être celle d'un homme de parti.

Même dans ces derniers jours, jusqu'au moment où il entra en agonie, il parlait encore et toujours de sa "chère et grande patrie."

C'est d'elle qu'il s'entretint avec le duc d'Aumale, avec le général du Barail, avec le général de La Bégassière et avec l'amiral Charles Duperré, les quatre derniers amis qu'il ait pu recevoir.

Il y a huit jours encore, il travaillait en compagnie du capitaine de Quercize, dictant des lettres, des notes, causant de l'armée, de ses progrès, de ses chefs.

Avant qu'il ne s'alitât définitivement, il se levait à sept heures précises ; à neuf heures et demie, il recevait son officier d'ordonnance, lisait son courrier, répondait ou faisait répondre aux lettres qui lui étaient adressées.

A onze heures et demie, il déjeunait et avait souvent des amis à table. A une heure et demie, il se rendait au Bois de Boulogne en voiture, et affectionnait principalement les promenades du côté du lac Saint James.

Il rentrait vers quatre heures et demie, prenait une tasse de thé, et ressortait de cinq heures à sept heures et demie pour aller voir ses amis, ceux du moins qui habitaient au premier étage ou qui avaient un ascenseur dans leur maison, car le maréchal ne pouvait plus marcher.

Chaque dimanche il y avait chez lui un dîner de famille auquel étaient invités parfois des amis intimes.

Mme de Bourgoing avait l'habitude de venir chaque soir faire sa partie de dominos avec le maréchal qui était un fanatique de ce jeu, ... bien innocent.

Son bonheur, le joie de vieillard était de serrer dans ses bras ses deux petites-enfants ; et, dans les dernières heures de sa vie, il s'informa d'eux à plusieurs reprises auprès de sa fille, Mme de Navacelle.

En dehors de sa fille, le maréchal laisse encore un fils, Marcel Canrobert, lieutenant au 4e spahis, à Gabès, qui a fait campagne au Soudan et qui, pour sa belle conduite au feu, a été proposé par le colonel Combes pour la croix.

Marcel Canrobert, averti depuis quelques jours de l'état grave de son père, est en route pour la France. Il sera à Paris pour les obsèques.

Le gendre du maréchal, M. de Navacelle, qui est à l'état-major du ministère de la marine, était lieutenant de vaisseau à vingt-six ans et a devant lui une belle carrière militaire.

Le maréchal Canrobert a eu la douleur de perdre sa femme en 1889. En suivant le cercueil, les larmes aux yeux, il disait : "Ce n'est pas elle qui devrait être là-dedans, mais moi."

L'année dernière, je le rappelais plus haut, une maladie cruelle lui enlevait son fils Louis qu'il destinait à la carrière diplomatique.

Le nom de Canrobert appelle les souvenirs en foule : j'en veux citer encore deux qui donnent bien l'idée du caractère du capitaine illustre qui vient de mourir.

Le maréchal n'aimait à donner son opinion que sur les choses et sur les hommes qu'il connaissait bien. En 1867, il était gouverneur de Paris. On annonce dans son cabinet le comte de Bismarck.

Il se lève, va au-devant de lui et lui dit :

"Monsieur le comte, à quoi dois-je l'honneur de votre visite !

—Monsieur le maréchal, répond M. de Bismarck, je viens vous faire ma visite car je ne suis qu'un simple général.

—A ce titre, reprend Canrobert, vous me devez en effet votre visite, mais je regrette que vous m'ayez prévenu, car, comme maréchal, j'aurais voulu me rendre le premier chez le premier ministre de Prusse."

La conversation s'engagea ensuite, vive et animée. A un moment donné, le comte de Bismarck s'exprima ainsi :

"On me reproche beaucoup ma franchise brutale, mais à mon sens, c'est la meilleure des diplomaties. Ainsi, pour vous le prouver, je vous dirai que mon opinion est que les peuples parlant la même langue appartiennent à la même nationalité. Si l'Empereur, par exemple, veut la Belgique, nous la lui donnerons, et, à notre tour, nous ferons rentrer dans le giron de la nation allemande les peuples qui parlent cette langue...."

Le maréchal ne voulut pas en entendre plus long.

Se levant, il dit simplement à M. de Bismarck :

"Excellence, vous entrez là sur un terrain qui n'est pas le mien, et sur lequel je ne puis vous répondre."

Inutile d'ajouter que, cinq minutes après le départ de M. de Bismarck, le maréchal Canrobert rendait compte à l'Empereur des singulières déclarations que lui avait faites le ministre de Prusse....

Les malheurs de la France n'avaient pas désespéré la belle âme et le grand courage du héros de Saint Privat. Voici comment il en parlait à un de ses amis qui a bien voulu me rapporter ses belles paroles :

"Que d'ouvrages imprimés sur notre malheureuse campagne ! Aucun cependant n'est le bon ; car chacun a écrit un livre sous une impression personnelle. Savez vous par qui devrait être écrite cette histoire ? Il faudrait d'abord un Jérémie pour se lamenter sur nos fautes et nos malheurs et verser des torrents de larmes ; ensuite il faudrait un Bossuet pour entraîner les âmes et narrer en magnifique langage les traits d'héroïsme et les superbes efforts accomplis par notre armée calomniée !

"Enfin, un Tacite pour graver d'un burin inaltérable les portraits de ceux qui nous ont conduits là, et éclairer d'un jour lumineux les silhouettes des uns et des autres, diplomates, politiques ou soldats."

Essentiellement bon, il était toujours plein d'indulgence pour les hommes d'aujourd'hui, même quand il ne les aimait pas. Néanmoins, il se plaisait à répéter cette phrase que nous devons méditer à l'heure présente :

"Pour occuper dignement le pouvoir, disait-il, pour diriger les grandes masses, on ne peut se tirer d'affaire que de deux façons : il faut avoir du génie, des qualités hors lignes, être vraiment supérieur ; lorsque le génie manque, on ne peut le remplacer que par une honnêteté profonde et par le sentiment du devoir."

Nul plus que le maréchal Canrobert n'avait le sentiment du pouvoir, personne n'était plus profondément honnête et... brave.

Ni l'âge ni les infirmités ne lui faisaient oublier qu'il était soldat.

Il y a trois mois à peine, il demandait à son ordonnance si son épée et si son costume de maréchal étaient toujours en bon état.

Un de ses amis, qui se trouvait là, s'écria, heureux de voir le maréchal songer encore à la carrière des armes :

—" Maréchal, je suis certain que vous pourriez rendre encore de grands services en temps de guerre.

—" Hum ! hum ! " fit Canrobert.

Puis il ajouta :

—" Après tout, pourquoi pas ? Je pourrais me faire transporter en voiture, comme le maréchal de Saxe, devant le front des troupes. Je dirais à ces jeunes soldats en leur montrant l'ennemi : "En avant, mes enfants ! pour " venger nos morts de 1870." Et j'aurais le bonheur d'entrevoir la victoire, tandis qu'un obus viendrait me couper en deux.... Ce serait une belle mort.... C'est celle que je souhaite."

Ce vœu n'a pas été exaucé.

LE CATHOLICISME AU JAPON.

Le *Tagblatt*, de Vienne, apprend que Mme Hisea Ohyama, femme de M Tzumaske Ohyama, chargé d'affaires du Japon à Vienne et cousin du glorieux vainqueur de Port-Arthur, a l'intention d'abandonner le bouddhisme pour entrer, du consentement de son mari, dans le giron de l'Eglise catholique. C'est dans trois semaines environ que Mme Ohyama recevrait le baptême des mains du nonce apostolique, Mgr Agliardi.

De pareilles conversions ne sont, d'ailleurs, pas rares au Japon et, dans ces derniers temps, de nombreuses Japonaises ont embrassé le christianisme.

LE TOMBEAU DE CHATEAUBRIAND

Tout le monde a vu, à Saint Malo, dans l'îlot du Grand-Bey, le tombeau de Chateaubriand, dont l'ombre rêveuse est bercée par les vagues.

La grille, rouge par l'air de la mer, se trouvait dans un état lamentable. La municipalité fit pour le tombeau d'une illustration malonine une dépense de 200 francs.

Mais un conseiller municipal a demandé que la famille de l'auteur de *René* prit cette somme à sa charge. La famille a répondu, naturellement, que le tombeau appartenant à la ville de Saint-Malo, les réparations lui devaient incomber.

On a décidé que, chaque année, un coup de peinture serait donné à la grille, pour l'entretenir et éviter des réparations.

C'est vraiment attristant.

Voyageurs arrivés aux principaux hôtels.

Hôtel Grunewald.—R S Williams, Philadelphie; Fred Kutschmar Jackson, Miss; Clinton Weeks et femme, Chicago; W C Forbes, Ponce, Fla; J A Wunkelman St-Louis, Mo; A H Sanders, femme et enfants Wm Forbis Chicago; Wm Forbis, Moonland, Tnn; W H Green et femme, Mlle Nellie Cook, Omohr, Neb; S P Gray, femme et enfant R O Kropt, Chetta nooga; K Gerst, Cincinnati, O; R C Ostman, Philadelphie; Pa, Mme Frank P Davis Jr, Morgan City; Dr Beverly W Smith, Franklin, La; Jno S Anderson et femme, Baltimore, Md; W A Taylor, Mass; R V La Por, Washington, D C; Jared T Newman, Ithaca N Y; Geo N Walkley, Chattanooga; F A Keedwind St-Louis; John Rabb John Mudd, J A Barkoff B W Mitchell, New York; J S Osgood Chicago, Ills; Dr J Z Bergeron et femme, Chicago, Ills; W K Wrgham, New York; V A Goddard, Saginaw, Mich; Frank M Forge et famille, Chicago; Mr et Mme Guarrero, Mlle Rosa Selwyn, Londres, Ang; A E Fisher, E B Sumner, Rockford, Ills; C F Fritte, Winnebago, Ills; F C Mansfield, Johnson, Wis; B W Cook, Baton Rouge; J M Dwyer Mo gan City; E C Rankin et femme, Saint Lake, Utah; Mme Helen Doe, Ill; K H Green, St-Louis; G H Turner, Dallas; B H Smith et femme, Mme L N Elliott, Chicago; Jos Fitzpatrick, Loyd, Lne; Jos H Meeker, Lecompte, Lne; B V Randolph, Forest Hill, Lne; B M Morrison, Mammond, Lne; M G E H Nichols, John T Gibbons, Jno Nichols, Eagle Wood, Fla; K L Summerds, ville; K W Hinton, Mississippi; Jno J Hamilton, New York; Vic Miller, Nashville.

Hôtel Déréchaud—W H Durham et femme, Chicago; J Dibert, John A Ward Charles Bohn, Harry Williams, Lutcher, Le; R H Dwyer, McComb City, Miss; A F Mason, Atlanta, Gie; J R Kent, Kentwood, La; J A Beasley, La; E S Todd San Francisco, Cal; S K Miller St Louis, Mo; J J Ryan et femme, Memphis, Tenn; J H Weston et femme, Mlle Weston, H J Weston, Cincinnati, O; E W Clinton et femme, Newark Valley N Y; A Clint n et femme, Elmira, N Y; C S Burroughs, femme et enfant, N J; H R Curtiss, N Y; W F Barbour, Kansas City, Mo; W J Turner et femme, Chicago, Ills; Jos H Harrison, N Y; J L Konner et femme, Memphis; W P Harris, Houston, Texas; Mme James A Lincoln Pittsburg Pie; W J Brown, St-Louis, Mo; Geo C Brown, Kansas City, Mo; Capt James H Gunning, Lne; J E Rafferty et femme, Wilson, Lne; Jake Hirach, Baton Rouge, Lne; D Derond, Chicago, Ill.

Hôtel Cosmopolitain.—J Goldman, New York; W J Feron, Chicago; James Sheakley; Geo C Bacot, J M Bacot, Havane, Cube; J C Thomas, J M Mathews, Louisville, Ky; G H Rodman, New York; Wm Wrigley, Jr., Chicago; Alfred F Grubb et femme, Washington D C; S Grandcuwitz, Brooklyn; R S Hudgins, femme et fils, Hampton; Lunham et fils, Chicago; Chas F Pease, Boston, Mass; Ed I Simpson, Akron, Ohio; G Coblens, A M Stevens, New-York; H Krauss, Ville; A Villoi, New-York; C B Crane, Newark, N J; A C Grafton, Boston; J Bernheim, New York; Theo Seddon, J R Ryan, Ala; A L Stone, Cleveland, O; C H Wood, Winstow; Joe Baodeman, C eveland, O; F W Stanbrough, New-York; M Streets, Pittsburg, Pne, Wm Tappenbeck, San Francisco; Jno W Keeler, Ky.

Hotel Schmitt—Chas J Towar, Baltimere, Md; Al Juen, Milford O; W D Stockman, Detroit, Mich; H F Kretzer, St-Louis, Mo; W C Kenner, Montgomery Ala; Chas W Wall, Boston Mass; B Rotter, St-Louis, Mo; J Williams, Cincinnati; O T Miller Louisville, Ky, Jos M F Iler, Chicago; J C Woodr, Milwaukee, Wis; A Harod, Nashville, Tenn; J A Rountree, Detroit, Mich; M Trabure, New York; E T Lloyd, Houston, Tex; A L Patterson, San Antonio, Tex; W W Smithfield et femme, New York; Edward Becktold, St-Paul, Minn; B Spencer, Chicago; A T Miller, Richmond; W E Bilbrough, St-Louis.

LE ROI DE SERBIE.

Alexandre Ier, le jeune roi de Serbie, vient de passer huit jours à Paris avec sa suite, dont font partie le commandant Kassidolatch, aide de camp, M. Milievitch, secrétaire, et M. Ywanovitch, médecin.

Un wagon spécial, mis par le gouvernement français à la disposition de Sa Majesté, avait été attaché à l'Orient-Express à la gare de Deutsch-Avricourt.

Le Roi a été reçu à son arrivée par le roi Milan, son père, le ministre de Serbie, suivi des membres de la légation serbe ; M. Patrimonio, ministre de France à Belgrade, le comte de Bourqueney, M. Mollard et M. Revoil, chef au ministère des affaires étrangères, représentant M. Hanotaux.

Sa Majesté, en descendant du train, a été saluée par le colonel Chamoin, au nom du Président de la République.

Les notabilités de la colonie serbe se pressaient sur le quai pour souhaiter la bienvenue à leur souverain.

Le Roi a été conduit dans un salon situé à gauche de la sortie principale, tout orné de plantes vertes et de drapeaux français et serbes. On a échangé là les discours d'usage. Le Roi a manifesté le plus vif plaisir de revoir la France, et notamment la ville de Paris, où il fut si fêté en 1891.

En quittant la gare dans les voitures de l'Elysée, le roi Alexandre Ier s'est rendu directement chez son père, à l'hôtel du Rhin.

Le colonel Chamoin, attaché à la personne du souverain pendant son séjour à Paris, est retourné à midi à l'hôtel Bristol pour déjeuner avec le Roi, qui avait également invité M. Franssovitch, ministre de Serbie.

A trois heures, le jour de son arrivée, le roi Alexandre est sorti avec son père pour faire un tour au Bois. De retour à l'hôtel, il y a dîné avec le roi Milan, le colonel Milievitch et le colonel Chamoin, et tous les quatre se sont rendus ensuite au Vaudeville, pour assister à la représentation de *Madame Sans Gêne*.

Le lendemain le jeune roi a été reçu par le Président de la République, qui lui a rendu sa visite à l'hôtel du Rhin.

Son voyage en France est considéré comme un acte politique. Il visite Paris il y a quatre ans, lorsqu'il était encore sous la domination de trois régents qui, répudiant l'alliance autrichienne, s'étaient rapprochés de la Russie. Cette politique s'imposait, et le roi Milan n'avait pas hésité à abdiquer pour la laisser triompher en faisant monter sur le trône, en 1889, son fils qui n'avait alors que quinze ans.

Cette orientation nouvelle ne dura pas longtemps. En 1893, le Roi, d'après les conseils de son père, secoua le joug de la régence et se jeta de nouveau dans les bras de l'Autriche. Depuis lors on considéra la Serbie comme une alliée de la triple alliance, et le roi Alexandre accentua encore cette politique en visitant les cours impériales de Vienne et de Berlin, où on lui fit un accueil chaleureux.

LE BANDIT ARESKI.

A propos du *héros* de la cour d'assises d'Alger.

Il faut reconnaître que c'est encore l'Italie qui détient le record du brigandage. L'Espagne ne vient qu'en seconde ligne, et l'Algérie ensuite.

Le type du bandit, quelle que soit sa nationalité, est infiniment varié. Notons, parmi les plus tranchés :

Le bandit galant avec le beau sexe, comme le fut l'Espagnol José Maria, qui n'était jamais une bague du doigt d'une femme sans lui baiser la main en lui disant :

—Ah ! madame, une si belle main n'a pas besoin d'ornement !

Le bandit bel esprit, qui se pique de littérature, comme celui à qui l'Arioste paya sa rançon en lisant quelques strophes de *Roland furieux*.

Le bandit dévot, qui joue du *sarin* entre un signe de croix et une oraison à la Madone, et qui est presque devenu banal.

Le bandit naïf n'est pas le moins curieux de la galerie, témoin ce paysan des environs de Naples répondant au préfet qui lui reprochait de ne pas payer ses impôts :

—Que voulez-vous que je fasse, monsieur ? La grande route ne produit rien. Il n'y passe personne ! J'y vais cependant souvent avec mon fusil.... Mais je vous promets d'y aller chaque soir jusqu'à ce que j'aie amassé les treize ducats qu'il vous faut !

Après celui-là, on peut tirer l'échelle... de la potence !

UNE ANECDOTE.

Encore une anecdote.... intime sur M. Félix Faure :

Tout le monde s'accorde à reconnaître que l'ancien petit tannent d'Amboise a bien "marché", qu'il a joliment bien fait son chemin.

Or, si M. Félix Faure a bien "marché", s'il a parcouru tant de chemin sans fatigue apparente, il le doit un peu à un brave pédicure très connu au Havre sous le nom de père Alexandre.

Depuis trente-cinq ans, le père Alexandre est le pédicure attitré de M. Félix Faure.

Cet honorable spécialiste raconte à ce sujet le fait suivant qui n'est pas banal :

En 1870, pendant la guerre, le capitaine de mobile Félix Faure—qui alors *marchait* beaucoup—le faisait venir chez lui tous les matins, à *trois heures et demie*.

Ajoutons que le père Alexandre n'a plus qu'un désir : devenir chevalier du Mérite agricole.

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal, 2me district

1er nov 92—1 an—mer. ven. dim

C. LAZARD & CO, LDT.

LES ANCIENS ET POPULAIRES

Marchands de Vêtements Confectionnés D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Canal et North Peters.

10 mars—1 an—Dim Mar Jeu Sam

LABATUT—Décédée, hier matin, à 4 heures et demie, à l'âge de 88 ans, MME CAROLINE URQUHART, Vve de feu le Dr L. LABATUT. Les amis et connaissances de la famille, ainsi que ceux de son gendre, F. J. Puig, sont respectueusement invités à assister à ses funérailles, qui auront lieu aujourd'hui, jeudi, à 3 heures précises de l'après-midi. Le convoi partira de sa dernière résidence, No 146 rue Royale.

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans—Décédé le 13 février 1895, à 3 heures A. M., à l'âge de 49 ans, le sociétaire JEAN M. DUCASSE, natif de Hours-c, Gers, France. Messieurs les membres de la Société, et particulièrement ceux de la catégorie du mois de février, sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, le 14 février 1895, à — heures P. M. Le convoi partira de sa dernière demeure, rue Ste-Anne, Asile de la Société

Par ordre du président,

J. VERGNOLE.

A. LE FRANÇOIS, Secrétaire.

11 fév—1 f

Societa Italiana di Mutuo Beneficenza in Nuovo Orleans, La., U. S. A.—Nova Orleans, 14 Febbraio 1895.—Avviso Funebre.—Ieri alle ore 7 1/2 ont esalava alcielo l'anima di ROSALIA CIPRIO, ved va di Giuseppe Dalavalle, d'anni 78, nativa di Nizza Marittima, (Italia). Gli ufficiali e membri di questa Società sono rispettosamente invitati d'assistere al funerale che avrà luogo oggi 14 febbraio alle ore 4 P. M. Il convoglio funebre prenderà le mosse dalla sua ultima dimora porta nella strada Tremé 168.

Per ordine de

G. ROCCHI Presidente.

B. ARIATTI, Segretario. 14 fév—1f

SERVICE FUNEBRE.

Une messe sera dite, vendredi 15 février, à 7 heures du matin, à la Cathédrale, pour le repos de l'âme de feu GASTON NIPPERT. Les parents, amis et connaissances de la famille sont priés d'y assister. 12 fév—12 14

MESSE FUNEBRE.

Une messe funèbre sera célébrée, vendredi, 15 février 1895, à huit heures du matin, à la Cathédrale St-Louis, pour le repos de l'âme d'EZILDA LOZES, épouse de B. Médus. Les amis et connaissances des familles Lozes et Médus sont respectueusement invités à y assister.

De la part de son époux et de ses enfants.

16 fév—10 13 14

Nous Garantissons la Pureté de nos Produits.

—TELEPHONE 1010.—

TO-KALON

DEPOT DE VINS.

Ancien No 129, Nouveaux Nos 537 & 541

Rue Royale, coin Toulouse,

NOUVELLE-ORLEANS.

VINS ROUGES, Vins Blancs, Sauternes et Riesling TO-KAY.

Angelica, Mucatelle, PORTO, SHERRY, CHABLIS, Blackberry Brandy, BRANDY

Le plus pur venant du Raisin, etc

Tous les Ordres Sollicités sont Immédiatement Remplis.

Toute Marchandis achetée est délivrée sans frais à domicile.

PAUL N. VERNEUILLE,

SEUL AGENT.

24 août—1an

Société de Secours Mutuels "La France."—Avis.—Les soumissions pour collecteur seront reçues jusqu'au mardi dix neuf courant, à six heures du soir, au siège de la société, à l'Union Française, rue Remparts.

D. LAPOSTE, Président.

E. DUFAU, Secrétaire. 14 fév—14 17

JULES ANDRIEU,

—Successeur de—

ROCHEREAU & ANDRIEU,

AGENT D'AFFAIRES,

Nouvelle-Orléans, Lne.

P. O. Box 113. 29jan—1an

P. LABAT,

Acquéreur des Caves Bordelaises.

Il a transféré les dites Caves

AU No 234 RUE PRIEUR,

Coin Bayou Road.

Et prévient ses amis, connaissances et le public en général, qu'il est toujours prêt à leur servir comme par le passé, les meilleur